

## « VERS L'ABÏME »

### Conclusion du livre d'Edgar Morin (L'Herne éditeur novembre 2007)

**A**u moment de reprendre le titre initial de « Vers l'abîme? » pour un examen final, je tiens à plus encore complexifier mon point de vue. Complexifier, c'est-à-dire essayer de voir non seulement le jeu multiple et divers des interactions, imbrications, rétroactions, antagonismes planétaires, mais aussi les aspects opposés d'un même phénomène, notamment ce qui dans la mondialisation lie en opposant et oppose en liant.

Ainsi la mondialisation est à la fois une et plurielle. Il y a plusieurs mondialisations dans la mondialisation: la mondialisation technicoéconomique, la mondialisation des idées démocratiques et humanistes, la mondialisation culturelle, elle-même une et plurielle, comportant des aspects antagonistes, comme je l'ai indiqué dans le chapitre « La culture et la globalisation au XXI<sup>e</sup> siècle ».

La mondialisation technique/économique elle-même présente un double visage: tout en développant la suprématie dominatrice de l'Occident, elle développe l'émergence de nouvelles puissances asiatiques, Chine et Inde, ou latino-américaines, Brésil, et elle tend à développer en même temps et contradictoirement un monde multipolaire. Tout en aggravant les dépendances, ses processus ont conduit à l'interdépendance de l'espèce humaine et à une communauté de destin de facto pour toute l'humanité. Le paradoxe est que cette communauté de destin est acquise surtout à partir de l'extension des menaces planétaires mortelles comme la multiplication des armes de destruction massive et la dégradation ininterrompue de la biosphère. Il y a un lien en nœud gordien entre les processus négatifs et les processus positifs.

Un autre aspect « complexe » que j'avais signalé dès 1990 dans *Terre Patrie*<sup>1</sup>, et qui a été depuis reconnu dans son évidence: l'unification techno-économique provoquée par l'Occident entraîne, à l'échelle du globe, une balkanisation sur une base ethno-religieuse-nationale. L'autodestruction de la Yougoslavie sous des poussées nationalistes-religieuses, puis l'implosion de l'URSS et les conflits qu'elle a fait naître (Tchéchénie, Arménie, Azerbaïdjan, Caucase) ont surexcité les tendances aux reflux identitaires. D'où les déchaînements nationalistes, les retours du religieux dans l'idéologie politique comme dans des nouvelles guerres à composante religieuse (Yougoslavie, Arménie/Azerbaïdjan)

La prolifération des États-nations, après les décolonisations africaines et asiatiques, s'est poursuivie. La nation, à l'origine européenne, qui reposait sur un socle pluriethnique pour arriver à une unification économique, sociale et idéologique, se constitue désormais sur une base mono-ethnique ou mono-religieuse. L'accession généralisée à la souveraineté politique absolue s'effectue dans une époque d'interdépendance absolue.

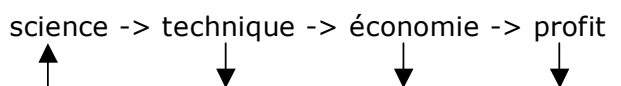
Ainsi la planète est désormais recouverte d'États-nations de tous gabarits. Quoique la plupart des États-nations aient leurs justifications historiques et/ou culturelles, leur souveraineté politique absolue empêche toute constitution d'autorité supranationale légitime et rend impossible une gouvernance planétaire pour les problèmes vitaux/mortels que

---

<sup>1</sup> 1. Seuil, 1993 (repris en colI. Points, 1996).

l'humanité doit affronter. L'État-nation est à la fois nécessaire à la diversité humaine et obstacle à l'unité humaine. Les perspectives confédératrices sont encore inexistantes. L'Europe politique est stoppée et l'on ne sait si elle redémarrera. La victoire de l'économie européenne est le naufrage de l'idée européenne. Les politiques méta-nationales n'arrivent pas à émerger et il y a une absence totale de pensée et de politique planétaires.

Comme je l'ai répété souvent, les processus moteurs de la dynamique planétaire



sont ambivalents, ils ont produit à la fois le pire et le meilleur, ils continuent en aggravant le pire à laisser possiblement présager le meilleur.

Ainsi la physique continue à améliorer les armes de destruction nucléaire, mais la fusion nucléaire, qui serait un progrès énergétique capital, est envisageable pour le demi-siècle. Le laser tue et guérit. Les nanotechnologies promettent et font craindre. Les sciences biologiques vont progresser en devenant systémiques, et intégreront la biologie moléculaire dans un complexe d'autoéco-organisation. La découverte des cellules souches dans des organismes adultes ouvre la voie qui permettra de vieillir jeune et fera reculer la mort (sans pouvoir la supprimer). La manipulation de la vie, en même temps que d'heureuses conséquences thérapeutiques, présente le danger d'une manipulation de l'humain, que pourrait mettre en œuvre un nouveau totalitarisme.

Les progrès techniques présentent également une profonde ambivalence. Ainsi le développement du complexe computation/information/communication, banalement appelé informatique, permet une intercommunication des sensibilités, des aspirations et des connaissances, via Internet, en même temps que les fraudes et le banditisme financier. Elle permet le contrôle de chaque vie privée par télé-satellite ce qui, joint à la manipulation biologique, offrirait à un totalitarisme de style nouveau le pouvoir véritable dont ont rêvé les anciens totalitarismes, qui semblent désormais bien naïfs.

L'intelligence des machines se développera en même temps que leurs performances. De même que la technique machiniste a libéré les humains des pires tâches énergétiques, la nouvelle technique machiniste pourra libérer les humains des tâches intellectuelles subalternes ou coûteuses...

De toute façon, l'humanité, associée au développement de ses machines, constituera avec celles-ci, comme l'avait annoncé Arnold Gehlen, un méga-organisme hybride anthropo-biotechnique-électronique-informatique-mécanique... Ce serait l'encore impensable composant d'une société-monde, qui est elle-même encore impensable.

Quant au développement, et à son composant la croissance, leur ambivalence est devenue formidable. Le développement qui est l'autre face de la mondialisation économique est comme celle-ci sans régulation. Le développement est produit et producteur du processus incontrôlé science-technique-économie-profit qui tout en apportant divers bienfaits et méfaits nous conduit vers l'abîme. Le marché est devenu mondial après la décomposition de l'économie étatique/bureaucratique dite socialiste. Là où il y avait l'antagonisme du soi-disant socialisme s'est opéré l'appel frénétique à un capitalisme qui s'est déchaîné sans avoir encore trouvé un nouvel antagoniste régulateur.

On peut se demander si la mondialisation économique a apporté plus de prospérité que de misère ou plus de misère que de prospérité. Les indicateurs purement quantitatifs ne sont

guère fiables (revenu par tête calculé en dollar) et ne tiennent pas compte des zones où ont persisté des économies de subsistance avec polyculture et élevage domestique. Une vision euphorique de la mondialisation estime qu'il y eut « diminution spectaculaire de la pauvreté » (P. A. DeIhomme) : 985 millions vivant avec moins de 1 \$ par jour en 2004 et 1 milliard 25 millions en 1990... Mais il est certain qu'avec de nouveaux îlots de prospérité à l'occidentale, des nouvelles zones de misère se constituent en bidonvilles autour des mégapoles de la planète et l'on pourrait parler aussi de l'augmentation spectaculaire de la misère. Ce à quoi il faudrait ajouter, avec la disparition d'anciens malheurs, l'apparition de nouveaux malheurs humains dus à la désintégration des solidarités traditionnelles, au déferlement de la corruption, et à toutes les formes de criminalités dues au dénuement ou à la drogue.

Aux anciennes humiliations succèdent, sans parfois les annuler, de nouvelles humiliations.

L'écologie a surgi sous forme de pollutions et dégradations locales, régionales et en même temps de menace planétaire. Le développement a produit cette dégradation. Les dépenses en énergies fossiles, l'effet de serre, les pollutions, le réchauffement climatique, les mégapoles énormes, l'agriculture productiviste (érosion des sols, abaissement de la qualité de l'air, souillure de l'eau des nappes phréatiques, pollutions par pesticides et engrais, réduction de la diversité biologique, disparition de milliers d'espèces végétales) constituent des processus inséparables.

L'eau, bien commun de plus en plus rare et menacé, devient de plus en plus mercantilisée et gaspillée, elle est source de nouvelles exploitations, de nouveaux conflits, peut-être de futures guerres.

La démographie humaine, par son accroissement apparemment exponentiel, a longtemps semblé à certains le plus grave problème planétaire, parce que génératrice de surpopulations, de famines et de guerres. De fait, il persiste une surnatalité en Asie et en Afrique (10 milliards d'humains prévus en 2050), mais il y a aussi une sous-natalité en Europe et en Russie. Toutefois, les politiques dénatalistes en Chine et en Inde, les ravages du Sida en Afrique, l'accession aux standards de vie occidentaux, dans diverses régions du globe tempèrent les prévisions cataclysmiques. Par ailleurs, les flux migratoires d'Afrique vers l'Europe, d'Asie et d'Amérique latine vers l'Amérique du Nord tendent à constituer des régulations démographiques. Le danger n'est pas d'invasions belliqueuses, mais le problème est celui de l'acceptation par les nations riches d'immigrants qui apportent une main d'œuvre pour les métiers désertés, en même temps qu'un apport ethnique nouveau. L'exemple de nombreux pays d'Amérique du Sud, et dans un sens de la France, indique que l'intégration des immigrants apporte non seulement une solution démographique à la baisse de natalité, mais aussi des métissages culturels et ethniques qui sont devenus des composantes du développement de l'ère planétaire comme ère des dépassements des ethnies closes. Toutefois, dans les situations où les crises suscitent des nationalismes aigus, où les fermetures culturelles et religieuses se multiplient, les migrations démographiquement régulatrices deviennent politiquement perturbatrices.

L'occidentalisation dominatrice avait mis en crise les civilisations traditionnelles. Celles-ci ont cherché à surmonter leur crise avec des recettes venues de l'Occident: démocratie, socialisme, capitalisme, développement, et les solutions à leur crise sont entrées en crise. D'où le reflux sur les racines ethno-religieuses, mais qui va provoquer de nouvelles crises. À cela se surimprime la crise de la civilisation occidentale. Celle-ci, privilégiant la technique et l'économique, le matériel et le quantitatif, a créé de nouveaux mal-être qui ont conflué en un mal-être au sein du bien-être matériel... A la crise des civilisations s'est surimprimée la crise de la civilisation occidentale. Celle-ci, bien qu'en crise, demeure le modèle du « développement » qui constitue pour les aveugles l'issue à tous les problèmes humains, alors

que le développement du développement conduit comme il est dit plus haut vers l'abîme.

La crise de la politique s'est aggravée. Sur les ruines du socialisme, dit *réel*, dans la crise de l'idée de révolution et de l'idée de progrès, dans la sclérose de la social-démocratie, dans la sotte idée de moderniser, alors que la modernité est en crise, dans la cécité du néolibéralisme qui prétend tout résoudre par la concurrence et le marché, dans le « au jour le jour » des politiques réduites à l'adaptation, à l'économie et au culte de la croissance, il n'y a plus d'espoir de futur, plus de volonté de régénération démocratique, plus de recherche d'une économie qui serait plurielle, plus de visée à long terme ni de perspective planétaire.

Les vices de la pensée dominante (formée par un système d'enseignement pratiquant la compartimentation du savoir en disciplines closes, et n'opérant que par disjonction ou réduction) ont conduit à l'incapacité de reconnaître et de concevoir le complexe (les aspects multiples et opposés d'un même phénomène), l'incapacité de traiter le fondamental et le global, c'est-à-dire, de traiter les problèmes vitaux et mortels de chacun et de tous.

Il y a aussi, au fondement de notre vision anthropologique, l'incapacité de concevoir qu'*homo sapiens* soit en même temps *homo demems*, que la rationalité et la démence soient les deux pôles de l'esprit humain, et même que la rationalité close, celle qui domine aujourd'hui, soit inconsciemment au service de la folie humaine. Il y a la réduction des comportements humains à ceux de l'*homo economicus*, animé par le seul intérêt matériel, alors que les humains agissent aussi de façon affective, passionnée, passionnelle et, comme le dit Pierre Hassner, « héroïque ».

D'où la débâcle de la pensée politique. La crise de civilisation lui est invisible, la crise planétaire lui est invisible. Elle est incapable d'énoncer des propositions alternatives à la crise. Elle est incapable de formuler une politique de civilisation et une politique de l'humanité.

Et l'on peut craindre en ce début du XXI<sup>e</sup> siècle, les dégâts des radicalisations et ceux des pourrissements, du reste inséparables.

Il s'est opéré une nouvelle radicalisation entre l'Occident et l'Islam, par le retour de l'islamisme radicalisé au *Jihad* et le retour occidental à une croisade au drapeau démocratique. Le 11 Septembre a déclenché l'apparition de deux empires du bien antagonistes et de deux empires du mal diabolisés par chaque adversaire. Il n'y a certes pas de symétrie entre la démocratie et la charia, mais il y a symétrie entre deux manichéismes se radicalisant et se renforçant l'un l'autre. Dans ce cercle vicieux l'hyper-terrorisme favorise le terrorisme d'État qui favorise l'hyper-terrorisme... Nous ne sommes pas encore arrivés à l'emploi d'une arme nucléaire par Al-Qaïda, mais on s'en approche.

Entre l'Islam et l'Occident il y a une grande différence historique: les trois siècles qui ont introduit en Occident la laïcisation, la pluralité des idées, la libre-pensée, la pensée critique et autocritique. Il y a la grande différence entre deux passés et deux présents, le souvenir de la grandeur passée et les humiliations présentes en Islam, la domination présente de l'Occident. Il y a le poids dans le monde islamique de l'échec de la démocratie, de l'échec socialiste, celui de la subordination et du fait de subir, à chaque confrontation, le traitement inégal du deux poids deux mesures comme cela se vérifie pour Israël et la Palestine.

L'incapacité à arriver à temps à une solution négociée provoque toujours un pourrissement historique. Ainsi l'incapacité du gouvernement socialiste français à arriver à une paix négociée avec l'insurrection algérienne a menacé la France par deux fois d'une dictature militaire qui aurait été aussi cruelle que celle d'un Pinochet, et que seul le génie politique de De Gaulle a pu éviter. Elle a conduit l'Algérie indépendante à un système totalitaire et à la guerre civile pour des décennies. Le conflit israélo-palestinien conduit à la dégradation de la démocratie israélienne, à un renforcement nationaliste-militaire-religieux, et en Palestine, à la montée du mouvement religieux Hamas au détriment du parti national d'Arafat, et aux conflits internes qui sévissent depuis. A ce pourrissement s'ajoute le pourrissement en Irak et en Afghanistan,

la possibilité de pourrissement au Pakistan et en Iran, tout cela du reste attisant le cercle vicieux de la lutte du Bien contre le Mal.

Un nouveau risque de guerre s'est amplifié à la fin du mois de septembre 2007. George W. Bush, poussé par les faucons américains qui l'entourent encore, envisage de frapper les industries nucléaires iraniennes. Une action, qui compenserait l'échec irakien, consoliderait Israël en éliminant l'influence de l'Iran sur le Hezbollah libanais et plus largement sur le Moyen-Orient, serait bien vue des monarchies pétrolières et de l'Égypte sunnites, et pourrait même entraîner la chute du régime des ayatollahs. Les va-t-en-guerre y voient une opération tous bénéfiques, et sont incapables de voir les dangers qu'ils vont provoquer. Ce calcul sous-estime ce que provoquerait une nouvelle intervention militaire: une dégradation accrue des relations entre l'Occident judéo-chrétien et l'Orient islamique; l'intervention atténuerait, plutôt qu'accentuerait, le fossé existant entre chi'ites et sunnites, désormais réunis dans une conscience islamique commune; elle pourrait consolider le régime des ayatollahs plutôt que le faire chuter. Elle favoriserait Al-Qaïda et tous les mouvements terroristes djihadistes. Elle travaillerait pour l'unité islamique, en croyant accroître sa division. Le cercle vicieux du terrorisme et de la terreur d'État, s'entretenant l'un l'autre, s'aggraverait et s'amplifierait. Les régimes et dictatures très fragiles du monde arabe seront davantage fragilisés que consolidés dans leur adhésion à l'intervention américaine.

Enfin et surtout, celle-ci pourrait déclencher des conséquences en chaîne incalculables. Certes les gouvernants européens, sauf le français, sont conscients des dangers d'une intervention armée contre l'Iran. De nombreuses puissances y sont hostiles. Aux États-Unis même, le clan Bush a perdu sa crédibilité et la mésaventure irakienne ne favorise pas une nouvelle aventure. Mais il faut dire que Bush est poussé avant la fin de son mandat à une ultime partie de poker où il pense retrouver sa mise. Si peu nombreux soient-ils, les va-t-en-guerre sont au cœur du pouvoir aux États-Unis, en Israël et désormais en France. De plus, et surtout, la conviction du président iranien que les États-Unis sont incapables d'intervenir l'encourage à continuer ses provocations et lui donne le même sentiment d'invulnérabilité qu'avait Saddam Hussein. Tout cela entretient le cercle vicieux qui conduit à la guerre. Plus le Président américain est convaincu d'un succès facile et rentable en frappant l'Iran, plus le président iranien est convaincu que les États-Unis ne bombarderont pas, et plus la guerre devient probable. De fait, les préparatifs militaires américains sont quasi à leur terme, et, comme avant les deux guerres du Golfe, les préparatifs psychologiques ont commencé auprès de l'opinion occidentale, notamment française, par de claironnantes « marche avant » sur l'idée d'une guerre, suivis de reculs suaves sur l'idée de négociations. La question est de savoir si l'intervention armée contre l'Iran aura lieu comme prévu ou si elle pourra être inhibée. Il est très possible qu'une provocation des services secrets américains ou un attentat djihadiste serve de détonateur à l'intervention. Il est clair que si le conflit se déclenche, la course vers l'abîme en sera précipitée.

Ainsi l'antagonisme qui s'affirme et s'étend, sans réactions ni actions pour le combattre, contribue à aggraver la crise du politique, la crise de la conscience, la crise de la pensée, la crise de la civilisation, et ces crises se combinent avec routes les autres crises pour constituer la gigantesque crise planétaire qui s'approfondit et s'aggrave.

La crise qui se creuse et s'amplifie conduit-elle au désastre ou au dépassement ?

Allons-nous vers une catastrophe qui rappellerait celle qui faillit éliminer la vie à la fin du primaire ? Quelques rares espèces avaient survécu puis de nouvelles espèces étaient apparues. L'humanité évitera-t-elle le désastre ou redémarrera-t-elle à partir du désastre ?

On est déjà dans les débuts d'un chaos. Le chaos peut être destructeur, il peut être génésique, c'est peut-être l'ultime chance d'un ultime risque.

Désormais les mots de réforme ou de révolution sont insuffisants, la seule perspective de salut serait celle d'une métamorphose.

Comme nous l'avons dit dans le premier texte « Vers l'abîme? » : « Quand un système est incapable de traiter ses problèmes vitaux, soit il se désintègre, soit il est capable dans sa désintégration même de se méta-morphoser en un métasystème plus riche, capable de traiter ses problèmes. Et ici l'idée de réaction positive nous est utile. Dans le monde physique, un *feed-back* positif conduit infailliblement à la désintégration ou à l'explosion. Mais dans le monde humain, comme l'a pointé Magoroh Maruyama, le *feed-back* positif, en désintégrant d'anciennes structures sclérosées, peut susciter l'apparition de forces de transformation et de régénération. La métamorphose de la chenille en papillon nous offre une métaphore intéressante : quand la chenille encre dans le cocon, elle commence un processus d'autodestruction de son organisme de chenille, et ce processus est en même temps celui de formation de l'organisme de papillon, lequel est à la fois le même et un autre que la chenille. Cela est la métamorphose. La métamorphose du papillon est pré-organisée. La métamorphose des sociétés humaines en une société-monde est aléatoire, incertaine, et elle est tributaire des dangers du chaos qui lui est pourtant nécessaire. »

Les amorces métamorphiques sont multiples aussi bien, comme nous l'avons indiqué plus haut, du côté des sciences, des techniques, de la biologie, de la communication... Les échanges de civilisation amorcent des symbioses; les métissages divers se multiplient, et partout se manifestent des aspirations à une autre civilisation, une autre vie.

Ainsi, c'est le même processus qui porte en lui menace et promesse. Nous allons vers l'abîme ou vers la métamorphose, et peut être l'un dans l'autre.

Il s'agit d'un nouveau et formidable combat interne à l'humanité entre *homo sapiens* et *homo demens*, où la rationalité close est au service de *demens* et l'amour au service de *sapiens*...

De toute façon il nous faut abandonner le rêve d'un monde maîtrisé; déjà bactéries et virus nous ont fait savoir qu'ils sortent renforcés de tout ce qui cherche à les éliminer définitivement. Le devenir comportera toujours risques, aléas, incertitudes. mais aussi il pourra comporter capacités créatrices, développement de la compréhension et de la bonté, nouvelle conscience humaine.

*Septembre 2007.*

